

Les Frontières : murs ... ou espaces d'échanges ?

Définitions : Site Géoconfluence/ ENS de Lyon

Au sens strict, la **frontière** est une limite fixée par traité entre deux États. La frontière comme ligne continue est historiquement récente, elle a caractérisé l'apparition des États modernes. L'effort d'assignation de leurs limites a été rendu possible par le progrès des techniques de localisations géographiques et de cartographie. Auparavant, en l'absence de murailles ou autres fortifications, la frontière était une périphérie incertaine de « **marches** » à défendre ou de **confins** peu peuplés ou moins contrôlés.

Limites séparant deux entités territoriales différentes, les frontières peuvent être plus ou moins fermées, plus ou moins perméables. Tout organisme – individuel ou collectif – sécrète de la frontière, toute culture a ses limites : frontières et limites sont alors des instruments de régulation et de délimitation des systèmes socio-territoriaux.

**« Comment mettre de l'ordre dans le chaos ?
En traçant une ligne. En séparant un dehors
d'un dedans. »**

Régis Debray

Une frontière ne saurait être « naturelle » en soi. Elle est toujours conventionnelle, produite par les sociétés humaines. Une ligne de crête sur un relief, par exemple, n'est une frontière que si les deux États riverains s'accordent pour le décréter.

Les frontières, si elles peuvent être des lieux de tension, d'incertitude, de confrontation, peuvent être aussi des interfaces actives de stimulation et de compétition fécondées par la présence de l'autre, par ses différences.



Frontières physiques et démarcations culturelles

Extraits d'un article de Joseph Richard Moukarzel « Hermès, La Revue » 2018 (n° 80)
Site Cairn info

... Mais les guerres qui ont ravagé le globe, n'ont pas pour autant altéré la tendance de l'homme à la domination culturelle et économique, et n'ont pas assouvi sa soif d'élargir ses frontières. De même que la grande ruée vers la mondialisation n'a pas réellement réduit les frontières, elle a même créé une angoisse existentialiste chez de nombreux peuples, ce qui a abouti à la reviviscence de néonationalismes d'un côté, et à l'émergence de « nouveaux nationalismes » d'un autre. Ces deux fléaux antinomiques à la mondialisation ont abouti à une résurgence des frontières abolies, ou à une demande accrue de groupes de plus en plus nombreux réclamant un retour aux contrôles frontaliers. Et pour preuve, quarante mille kilomètres de séparation ont été ou vont être édifiés, dont plus de

75 % sont apparus les deux dernières décennies (Huget et Revol, 2017).

Dominique Wolton (2012, p. 207) précise qu'il « n'y a jamais de réalité psychique, culturelle, ou sociale sans murs et sans frontières. Tout le problème est de savoir quand se fait le passage de la revendication de la liberté universelle, à la perversion et à la domination ». En fait, la culture de l'altérité n'est pas spontanée, contrairement à la notion de communauté fondée sur une homogénéité de facteurs identitaires ; d'où l'importance de la communication qui permet de mieux connaître l'autre et de l'accepter sur la base des identités communes ou complémentaires, et non le contraire. Apprécier la richesse de la diversité, appréhender le péril du sectarisme, et s'assumer avant même d'assumer la différence entre moi et l'autre, tels sont les enjeux des « frontières humaines ». Car comme le dit si bien Amin Maalouf (1998), « ceux qui ne pourront pas assumer leur propre diversité se retrouveront parmi les plus virulents des tueurs identitaires, s'acharnant sur ceux qui représentent cette part d'eux-mêmes qu'ils voulaient oublier. Une "haine de soi" dont on a vu de nombreux exemples à travers l'histoire... ».

Frontières sans murs et murs sans frontières

« La tentation du mur n'est pas nouvelle. Chaque fois qu'une culture ou qu'une civilisation n'a pas réussi à penser l'autre, à se penser avec l'autre, à penser l'autre en soi, ces raides préservations de pierres, de fer, de barbelés ou d'idéologies closes, se sont élevées, effondrées et nous reviennent encore dans de nouvelles stridences. Ces refus apeurés de l'autre, ces tentatives de

neutraliser son existence, même de la nier, peuvent prendre la forme d'un corset de textes législatifs, l'allure d'un indéfinissable ministère, ou le brouillard d'une croyance transmise par des médias qui, délaissant à leur tour l'esprit de liberté, ne souscrivent qu'à leur propre expansion à l'ombre des pouvoirs et des forces dominantes. ».

Ce Passage est issu d'un appel publié par Patrick Chamoiseau, Écrivain martiniquais, et Édouard Glissant, Poète et philosophe martiniquais, dans le journal *L'Humanité* du 4 septembre 2007

Cet appel comporte une thèse forte sur le statut des murs et des frontières dans notre monde d'aujourd'hui, lequel peut être caractérisé selon deux déterminations à la fois corrélatives et opposées. Premièrement, comme monde de la mondialisation économique et financière où le marché et la marchandise sont divinisés, la consommation standardisée jusqu'à détruire les valeurs de l'esprit, la domination exercée sans partage par les États-Unis, mais aussi où la surabondance s'oppose aux pauvretés.... Deuxièmement, comme



monde qui est « la maison de tous » faite de rencontre des cultures, des civilisations et des langues qui se sont à la fois fracassées et fécondées mais dont sort finalement un embellissement mutuel.

Ce qui m'intéresse ici, ce n'est pas tant l'opposition de l'identité close à l'identité multiple, diverse et ouverte qui relève finalement du lieu commun, mais le rapport que ce texte engage entre deux dimensions qu'il ne nomme pas mais qui le structurent de part en part : la dimension politique et la dimension cosmopolitique. La prise en considération du cosmopolitisme, du monde comme maison de tous, doit amener à revoir les conceptions et les pratiques politiques qui relèvent de l'ancien monde – mais qui survivent encore –, celui des États-nations et des identités nationales, qui a survalorisé (jusqu'au racisme !) l'identité nationale, justifié le colonialisme, la domination et l'exploitation des peuples, mais qui est aussi à la racine des guerres nationales et mondiales des deux derniers siècles.

Il y a beaucoup de générosité et d'intelligence dans ce propos qui fait trembler les étroitesse d'esprit locales par une respiration globale d'une humanité multiple, diverse et ouverte sur tous les plans. Mais, il y a aussi une équivoque possible : celle qui consisterait à mettre sur le même plan le politique et le cosmopolitique. Le politique concerne des populations, des peuples, des unités

juridico-politiques sur des territoires. Toutes ces réalités ne sont qu'historiques et contingentes. Elles résultent des guerres, des invasions, des conquêtes, du développement de la production et du commerce, de l'apport de populations étrangères dotées d'autres langues, d'autres cultures, d'autres références. Il n'y a rien de naturel, ni de logique dans tout cela. Or c'est de cette même histoire que les frontières tiennent leur existence, elles ne sont donc également ni naturelles, ni le plus souvent rationnelles. Mais ces frontières qui sont issues du passé, de l'ancien monde, doivent-elles être remises en cause au nom du cosmopolitisme d'aujourd'hui, c'est-à-dire de la référence à la seule communauté naturelle qui soit : celle de l'humanité homogène mais multiple et diverse ?

Je ne le crois pas. **Car la frontière n'est pas seulement ce qui sépare ou démarque, mais aussi ce qui permet la reconnaissance et la rencontre de l'autre.** La frontière n'a pas seulement un sens négatif, mais aussi un sens positif. Cela est valable aussi bien au niveau psychologique (la constitution de la représentation de soi, de l'intimité, de ce qui n'est pas disponible ou à la disposition de l'autre), qu'éthique (constitution du soi responsable de ses actes) et politique (la citoyenneté nationale distinguée de la citoyenneté du monde). Par conséquent ce qu'il faut combattre ce sont en effet les murs mais pas les frontières.

On ne saurait mettre ces deux notions sur le même plan et faire de toutes les frontières des murs : il y a des frontières sans murs, des murs sans frontières et des murs en attente de frontières – c'est parfois d'ailleurs leur seule véritable et provisoire justification. La caractéristique



de la frontière, c'est d'abord qu'elle ne concerne pas uniquement les hommes, mais aussi les marchandises, les œuvres, etc., tandis que les murs ont pour fonction unique d'empêcher le passage des hommes (l'affamé, l'indésirable, le trafiquant, le terroriste).

C'est ensuite qu'elle peut faire l'objet d'une reconnaissance mutuelle de part et d'autre de son tracé, tandis que le mur est toujours, à certains égards en tout cas, unilatéral.

Les murailles et les murs ont, dans l'histoire de l'humanité, eu pour fonction d'empêcher l'invasion des armées ennemies, les expansions, l'afflux des populations considérées comme indésirables, mais également – c'est le cas aujourd'hui en Europe occidentale aussi – d'isoler des populations les unes des autres (mise en ghettos de population immigrées, etc.), de s'opposer à l'arrivée de populations asphyxiées dans les pays d'abondance – réelle ou imaginaire.

Mais les murs, outre qu'ils sont des moyens souvent inefficaces, ne résolvent rien. La solution sera en revanche une frontière reconnue de part et d'autre. Le meilleur antidote au mur, c'est la reconnaissance mutuelle de la différence de soi et de l'autre à travers la frontière qui n'est précisément pas un mur étanche, mais un lieu de reconnaissance et de passage.

Un monde sans frontières serait un désert, homogène, lisse, sur lequel vivrait une humanité nomade faite d'individus identiques, sans différences. Alors qu'un monde traversé de frontières mais reconnues et acceptées de part et d'autre est un monde de différences coexistantes et de diversités florissantes.

Mais pour que la reconnaissance et l'acceptation mutuelle puissent avoir lieu, il faut qu'il y ait un équilibre. Que la vie soit vivable de part et d'autre et que chacun puisse visiter l'autre quand ça lui chante. Il faut donc surmonter la pauvreté, l'exploitation, le mal-vivre qui fait que des personnes en nombre s'arrachent à leur terre, à leurs familles, à leurs proches pour aller vers un ailleurs rêvé.

Yves Charles Zarka, professeur de philosophie politique à la Sorbonne (Université de Paris-Descartes).



« L'amour surgira dans votre cœur quand vous aurez abattu les barrières entre vous et l'autre, quand vous rencontrerez et observerez les gens sans les juger, quand vous regarderez simplement le bateau à voile sur le fleuve et jouirez de la beauté du spectacle. »

Krishnamurti

Tous Frères (fratelli tutti) : le pape François parle-t-il des frontières ?

Dans l'encyclique « Fratelli tutti » le pape François parle, à sa manière, de vivre ensemble, d'amitié sociale, de vie politique, nationale et internationale. Son propos se veut d'abord spirituel, source de vie, en disciple de Saint François « qui invite à un amour qui surmonte les barrières de la géographie et de l'espace ». Il rappelle cet épisode incroyable, quand saint François lors des croisades, s'en fut rencontrer le sultan Malik el Kamil en Egypte, « une visite qui lui coûta de gros efforts du fait de sa pauvreté, de ses ressources maigres, de la distance et des différences de langue, de culture et de religion ». Il s'y est rendu « en adoptant la même attitude qu'il recommandait à ses disciples, à savoir, sans nier leur identité quand ils sont parmi les Sarrazins et autres infidèles, « de ne faire ni disputes ni querelles, mais d'être soumis à toute créature humaine, à cause de Dieu ... Dans ce monde parsemé de tours de guet et de murs de protection, les villes étaient déchirées par des guerres sanglantes entre de puissants clans. Ainsi s'est-il montré un père fécond qui a réveillé le rêve d'une société fraternelle.... C'est lui qui a inspiré ces pages ».

Pour ceux qui confondraient spirituels et désincarnés, d'un autre âge, le pape François ajoute « je me suis senti encouragé par le grand Imam Ahmad al Tayyeb que j'ai rencontré à Abu Dhabi pour rappeler que Dieu a créé tous les êtres humains égaux en droits, en devoirs et en dignité, et les a appelés à coexister comme des frères entre eux » ; Fratelli tutti ne cache pas les zones de conflits ;

au passage le pape rappelle, s'il en est encore besoin, que la tradition chrétienne n'a jamais fait de la propriété privée un droit absolu (contrairement au droit civil français) *Ch 3 et 4 de F.T.*

Quand des frères rencontrent des frontières :

La plupart du temps « frontière » évoque une barrière qui délimite un « chez moi et un chez toi », un « chez nous et un chez les autres » c'est déjà dire des particularités qui deviennent souvent des séparations.



Des frontières il y en a de multiples entre garçons et filles, entre générations, entre couches sociales que l'urbanisme donne à voir, entre les nations ; Frontières dessinées par la géographie (naturelles) ou fixées à la suite de conflits, anciens ou permanents (Alsace Lorraine, 38^e parallèle entre les deux corées, kosovo ...) Souvent, elles sont vantées comme protection (cf la mode actuelle de clôtures métalliques de maisons ou de petites collectivités, construction d'un mur pour contrer l'arrivée de migrants ...) Bien des conflits, à tous les niveaux, mettent en doute la « délimitation présente » des frontières.

Le pape François ne donne pas de dispositif, réglementaire, législatif, politique : Ce n'est ni son propos ni sa compétence, ni sa mission.

Mais Il promeut une attitude constante : la FRATERNITE, et un chemin pour y tendre : le DIALOGUE.

Certes, François reconnaît et désire vivifier tous ces espaces qui constituent,

pour les humains, un environnement protecteur et fraternel ; il dénonce souvent l'emprise des stratégies du marché : elles isolent des individus, les enferment en des désirs de produits qui font rêver un moment ; avec la même force, il appelle à la qualité des relations dans la famille.

Mais à ses yeux et en son propos « ces espaces chaleureux et protégés » sont comme l'inspiration qui appelle une sortie, une expiration, pour « forger en nous un cœur ouvert au monde », à toute relation, jusqu'aux dimensions universelles, (personnes, espaces, sociétés nations...) François en est l'exemple permanent qui déplace tant de frontières établies ! Son discours de Fratelli Tutti, guidé par la méditation de la parabole du Bon Samaritain *Luc Ch 10* dévoile la cohérence de ses démarches. Il évoque ainsi des comportements concrets : aide à l'accueil et au respect des migrants par des personnes, des associations chrétiennes, (comme cercle du silence en son temps, Pax Christi ; Saint Egidio), et encore tant de manifestations de soutien, de défense au sein desquels des chrétiens vivent leur lien avec le Christ et avec leur baptême, parmi d'autres qui ne font pas ce lien. Il parle d'atouts de notre humanité en ces échanges féconds entre nations, entre Orient et Occident ; accueil de populations venues par migrations, quand l'ouverture à l'universel se conjugue avec intégration locale « si l'on accepte le grand principe des droits qui découlent du seul fait de posséder la dignité humaine inaliénable, il est possible d'accepter le défi de rêver et de penser à une autre humanité »

Ainsi, petit à petit, de lieux en lieux, quand nous vivons cette fraternité, se réalisent des commencements du grand rêve relationnel de l'encyclique. « La paix sociale est difficile à construire, elle est artisanale ». A l'échelle même des relations internationales, le texte souligne qu'en toute négociation, comme en tout conflit, il y a des rencontres entre « un toi et un moi », occasion ouverte à Fraternité et Dialogue, à la rencontre et non à la victoire de l'un sur l'autre (celle qui humilie et appelle les vengeances ultérieures si fréquentes). N'imaginons pas un monde dépourvu de différences et de conflits. En cet aujourd'hui que Dieu nous donne, il nous revient- à chacun, avec d'autres, ensemble- de faire grandir, un peu, davantage la famille humaine que Jésus est venue réconcilier.

Notre part est bien limitée : elle est notre vie et notre vocation.

Jean-Marie Richard

